

Ecrit d'appropriation sur MARIVAUX

1^{ère} 02

Objectif : mémoriser des citations en vue de la dissertation de fin d'année.

Sujet : à partir des textes étudiés en lecture linéaire vous allez sélectionner un certain nombre de citations qu'il vous faudrait apprendre...

Pour vous y aider ludiquement, vous allez rédiger une scène de pièce de théâtre (qui pourrait s'intituler *Mes Fausses Connivences*) qui pourra :

- Faire en sorte que les répliques se répondent sans que le sens des *Fausse Confidences* ne s'en trouve véritablement modifié !

OU

- Reprendre les citations des *Fausse Confidences* voire y mêler des citations des textes complémentaires (Molière et Rostand) sinon de l'œuvre cursive (Musset) et en faire une scène de théâtre qui puisse sembler étrange voire tenir de la loufoquerie (« Caractère loufoque de quelqu'un ou de quelque chose. [...] Qui est un peu fou, dont le comportement est bizarre, extravagant, contraire au bon sens. » CNRTL) !

Dans l'un comme dans l'autre cas, vous pouvez rajouter des phrases personnelles voire des didascalies. Ne vous interdisez rien !

(Seule contrainte : maximum 02 pages pour le 1^{er} sujet et 03 pages pour le 2nd.)

Bon texte à vous !

[APRES ACTE II - SCENE 9]

MARTON, le COMTE

MARTON (seule) - Je n'ai pourtant pas l'air si indocile ! Aucun jeune homme ne voudrait pourtant posséder mon image sur toile. C'est tout juste si Dorante daigne croiser mon regard, je désespère de lui faire entendre raison.

COMTE (rentrant) - Je viens d'apprendre que vous étiez ici... (**Il observe.**) Oh mais vous pleurez Mademoiselle !

MARTON - Le gracieux camarade qui m'est venu par hasard ! Laissez-moi quelque temps.

COMTE - Allons, vous êtes trop généreuse pour le souffrir !

MARTON - Connaissez-vous l'auteur de ma peine ?

COMTE - Quand l'amour parle, il est le maître, vous n'avez pas eu besoin de me l'apprendre. [**pause**] Je viens vous faire partager quelques intentions invouables...

MARTON - Peut-on savoir ces intentions, aussi directes et assumées qu'elles soient ?

COMTE - Je ne sens rien qui m'humilie dans le parti que je prends, Madame.

MARTON - Oh ! Vous m'impatientez avec vos terreurs.

COMTE - Voilà longtemps maintenant que je me suis épris de vos airs, Mademoiselle. Permettez que je me livre à mes sentiments, qui ne regardent que moi là-dedans : vous ne me devez rien; je ne pense pas à votre reconnaissance.

MARTON - Quelle différence pour moi ! Quelle fausse confiance me faites-vous là mon Comte ? Je craindrais d'aller trop vite.

COMTE - (**à part**) Pardi, le cœur d'une femme est bien étonnant ! (**à MARTON**) J'admire pourtant le penchant dont on se prend tout d'un coup l'un pour l'autre.

MARTON (riant) - Vous me charmez : que de délicatesse ! Il n'y a encore rien de si tendre que ce que vous me dites. [**pause**] Mais, Ciel, je n'y pensais pas, que penserait Dorante d'une telle passion ?

COMTE - Retenez tout de même, qu'un peu de jalousie, même injuste, ne messied pas à un amant. Dorante saurait la vérité de ses sentiments s'il vous voit partager les vôtres avec un autre.

MARTON - Ce qu'il y a de consolant pour vous, c'est que vous avez le temps de devenir heureux, mais votre espoir est-il légitime ?

COMTE - Je commence à l'être d'aujourd'hui, Mademoiselle, par votre seule considération. Vous n'avez pas deux paroles, en nous unissant nous saurons vaincre la déception de précédentes passions. Nos efforts ne seront pas vains !

Emma

Dorante étant l'ancien valet de Dubois, il travaille désormais chez Madame Argante, mère d'Araminte. Dubois avoue à Araminte qu'il était venu pour se rapprocher d'elle ; mais elle est folle amoureuse de Dubois à qui elle n'a pas encore avoué ses sentiments.

ACTE II, scène II

ARAMINTE, DUBOIS

ARAMINTE.

Quelle aventure !

DUBOIS.

Il y a de la bonté à le renvoyer. Plus il voit Madame, plus il s'achève.

ARAMINTE.

Tu m'étonnes à un point !

DUBOIS.

Cela est fâcheux

ARAMINTE.

Est-ce possible ?

DUBOIS.

Oui ! Madame. Hélas ! Madame.

ARAMINTE. *En chuchotant à l'oreille de Dubois.*

Vous allez préparer les affaires de Dorante discrètement puis quand vous aurez fini vous me sonnerez.

DUBOIS.

Hoche la tête. Oui, Madame. Mais voulez-vous que j'emballe aussi le tableau qu'il avait fait de vous, Madame ?

ARAMINTE.

Oui, Dubois. Emballez-le et mettez-le le plus loin possible.

DUBOIS.

Oui ! Madame, je vais faire cela tout de suite. (*Il part sans dire un seul mot.*)

ACTE II, scène III

ARAMINTE, DORANTE et DUBOIS

DUBOIS. *qui revient.*

J'ai fini d'emballer les affaires de Monsieur.

ARAMINTE.

Merci, Dubois. Pouvez-vous sonner Monsieur Dorante ?

DUBOIS.

Oui, Madame. Il sonne Dorante.

DORANTE. *qui arrive.*

Oui, Madame. Que voulez-vous que je fasse ?

ARAMINTE.

Un peu indécise et craintive. Eh bien ! Je voudrais vous renvoyer.

DORANTE.

Pardon, Madame. Je ne comprends pas votre choix.

ARAMINTE.

J'ai appris par quelqu'un de confiance que vous étiez venu me voir à l'Opéra et que vous étiez venu travailler ici pour m'avouer vos sentiments.

DORANTE

Étonné, il essaye de ne pas montrer ses mensonges et de vouloir aller dans le jardin avec Araminte.

Pardon, je ne comprends pas votre choix.

ARAMINTE

A Dubois. Dubois pouvez-vous voir si Madame ma mère a besoin de vous ?

A Dorante. Monsieur, je ne suis pas d'accord pour qu'il se passe des choses telles dans cette maison. J'aurais préféré que vous m'avouiez vos sentiments directement plutôt que de faire vos manigances.

DORANTE

Mais Madame, je ne savais pas vos choix, d'autant que je ne vous connaissais pas.

ARAMINTE

Mais sachez que de toute façon je ne peux pas accepter vos avances car je suis folle amoureuse de quelqu'un d'autre. Donc, si vous n'êtes pas d'accord pour travailler pour moi en sachant que j'en aime un d'autre, vous devriez partir.

DORANTE

Sans souci. Madame Araminte. Je prends mes affaires et je m'en vais.

Maéva

Cette scène se déroulerait à la place de celle du portrait, et remplacerait toutes celles qui suivent, y compris la scène 12 de l'Acte III, ou plus précisément le moment où Araminte et Dorante se révèlent enfin l'un à l'autre. Il faut également imaginer que Marton et Dorante n'ont pas été fiancés par Monsieur Rémy, et que Madame Argante n'apparaît pas.

Dorante : Je ne vois personne. Dubois m'avait pourtant dit de le retrouver en cet endroit.
Il aperçoit Dubois
Ah ! Te voilà ?

Dubois : Oui, je guettais que personne ne nous surprenne.

Dorante : Voici la lettre que tu m'as recommandé d'écrire. Je dois admettre que je suis soulagé de pouvoir compter sur ton aide, sans laquelle je n'aurais certainement pas pu entrer chez Madame. J'en viens d'ailleurs à me demander la raison pour laquelle tu mènes telle entreprise en ayant pour seule motivation mon intérêt. Et d'ailleurs, ne sommes-nous pas sur le point de risquer de la décevoir tant, qu'elle ne voudra plus même m'adresser la parole ?

Dubois : Laissons cela, Monsieur ; tenez, en un mot je suis content de vous, vous m'avez toujours plu ; vous êtes excellent homme, un homme que j'aime, et si j'avais de l'argent il serait encore à votre service. Quant à vos hésitations, sachez que notre affaire est infaillible, absolument infaillible ; et il me semble que je vous vois déjà en déshabillé dans l'appartement de Madame.

Dorante : Je crains tout de même la jalousie que nous cherchons à éveiller chez elle, car elle pourrait avoir des conséquences tragiques sur la suite des événements.

Dubois : Si vous lui plaisez, elle en sera si honteuse, elle se débattrait tant, elle deviendrait si faible, qu'elle ne pourra se soutenir qu'en épousant ; vous m'en direz des nouvelles.

Dorante : Je l'aime avec passion, et c'est ce qui fait que je tremble !

Dubois : Ah ! Oui, je sais bien que vous l'aimez ; c'est à cause de cela que je ne vous écoute pas. Êtes-vous en état de juger de rien ? Allons, allons vous vous moquez ! Laissez faire un homme de sang-froid. Allons faire jouer toutes nos batteries. Je me retire, d'autant plus que voici Arlequin, à qui il vous faut remettre la lettre.
Il sort.

Dorante : Si ce que Dubois dit est vrai, alors je ne suis plus si fâché de la tromper.

Arlequin entre.

Arlequin : Bonjour, Monsieur ! Vous faut-il quelque chose, par hasard ?

Dorante : Tu arrives au meilleur moment : il se trouve, en effet, que j'aurais besoin de quelqu'un pour remettre cette lettre à mademoiselle Marton.

Arlequin : Oh ! Mais serait-ce un mot doux que je vois là ?

Dorante avec une fausse naïveté : Il se peut que tu aies raison ; je suis comme frappé par sa beauté, et son esprit est le plus charmant du monde !

Arlequin, *agitant ses doigts comme si il jouait avec des pièces* : Je suis votre serviteur éternel, si le paiement s'en suit.

Dorante, *lui lance une bourse pleine* : Va ! Et fais vite !
Sourit, à part : Eh !... mais je ne pensais pas à elle en écrivant cette lettre.

Arlequin s'en va en courant. Dorante regarde dans sa direction pour voir ce qu'il se passe.

Marton : Que veux-tu Arlequin ?

Dorante : Mais c'est qu'on dirait que mademoiselle Marton vient de recevoir ma lettre ! Je ferais mieux de me cacher pour l'observer pendant que Madame qui l'accompagne, la lui lira.
Il se cache. Entrent Marton et Araminte.

Marton : Je vous suis reconnaissante, Madame, d'accepter de lire cette lettre pour moi. A vrai dire, vous êtes ma seule amie, et je ne fais réellement confiance qu'à vous.

Araminte, *avec un sourire* : Je ne trouve aucun désavantage à t'aider pour cette tâche, même si tu m'as laissée curieuse quant à l'expéditeur.

Marton, *pour taquiner son amie* : Mais vous le découvrirez bien vite Madame ! Ouvrons donc cette lettre ; je suis impatiente.
Elle ouvre la lettre.

Araminte, *commence par regarder le signataire* : Oh !

Marton : Ces mots sont bien ceux de Dorante ?

Araminte, *peine à prononcer des phrases complètes* : Oui ; c'est bien de lui. *À part* Je me sens devenir muette, tant la surprise m'accable. Dorante aime-t-il réellement Marton ?

Marton : Je ne pensais pas que la vision de mon bonheur vous ferait autant d'effet Madame ! J'en suis flattée. *Comme si elle s'adressait à Dorante* : Que vous êtes aimable, Dorante ! Je serais bien injuste de ne pas vous aimer.

Araminte, *d'une voix faible* : Approche-toi ; veux-tu ? Je ne puis parler plus fort que cela.
Elle lui souffle ce que Dorante a écrit. Dubois entre.

Dubois : Je vois que j'arrive dans un moment inopportun, je repasserai.

Marton, *qui a fini d'écouter Araminte* : Mais ne vous gênez pas mon cher Dubois, au contraire ! Me voici dans le meilleur de mes états ; car Dorante m'aime !

Dubois, *faussement surpris* : Dorante vous aime ? Mais quelle réjouissance !

Marton, : En vérité, tout ceci a l'air d'un songe. Que ce Monsieur est charmant ! Je suis ravie du penchant qu'il a pris pour moi, de la même manière que j'en ai pris pour lui !

A ces mots, Araminte pâlit.

Dorante, à part : Tout a réussi ! Elle prend le change à merveille !

Dubois : Oh ! Mais il me semble que votre maîtresse se trouve mal par cette nouvelle.

Marton : Ne vous faites aucune inquiétude ; Madame est simplement heureuse pour moi !
En parlant de Dorante Qu'il me charme : que de délicatesse ! Il n'y a encore rien de si tendre que ce qu'il m'écrit là. Je m'en vais le chercher pour lui dire que sa lettre m'est parvenue !
Elle sort.

Dubois va pour sortir en riant : Allons, voilà qui est parfait.

Araminte : Dubois ! Restez un moment je vous prie. Je veux être sûre que Dorante dit vrai, pour m'assurer qu'il n'est pas en train de tromper Marton.

Dubois : Je me dois de vous l'avouer ; j'avais déjà connaissance de cet amour, et je suis inquiet quant à sa capacité à rester sain en présence de celle qu'il aime.

Araminte : Aurais-tu quelconque preuve de ce que tu avances ?

Dubois : Quelle preuve ! Il y a six mois qu'il est tombé fou ; il y a six mois qu'il extravague d'amour, qu'il en a la cervelle brûlée, qu'il en est comme un perdu ; je dois bien le savoir, car j'étais à lui, je le servais ; et c'est ce qui m'a obligé à le quitter, et c'est ce qui me force de m'en aller encore ; ôtez cela, c'est un homme incomparable !

Araminte : Y a-t-il rien de si particulier ? Je suis lasse d'avoir des gens qui me trompent, que je me réjouissais de l'avoir, parce qu'il a de la probité ; ce n'est pas que je sois fâchée, car je suis bien au-dessus de cela. Tu me fais douter ; faut-il que je le garde ?

Dubois : Malepeste ! Sa folie est de bon goût mais je dois avouer qu'il vous faudra sûrement trouver un autre intendant.

Araminte, à part : Mais en effet, pourquoi faut-il que mon intendant me haïsse ?
À **Dubois** : Je déciderai de tout cela par moi-même.

Dorante sort de sa cachette discrètement, sans qu'Araminte le voie.

Dubois : En parlant de Dorante, le voici qui arrive ! Échangez quelques mots ensemble, vous pourrez vous faire une idée.
Il fait mine de sortir, mais va se cacher à son tour.

Dorante : Madame, vous semblez vous trouver mal ! Est-ce le cas ?

Araminte : J'ai été frappée par une surprise telle que la tête m'en a tourné. Dites-moi ; aimez-vous ma servante ?

Dorante, l'air faussement naïf : Hélas ! Madame, elle ne sait pas seulement que je l'adore. Excusez l'emportement du terme dont je me sers. Je ne saurais presque parler d'elle qu'avec transport !

Araminte à part : Il me touche tant, qu'il faut que je m'en aille ! *Elle s'évanouit. Dorante la rattrape avant qu'elle chute.*

Dorante à *Dubois qui a sorti la tête de sa cachette* : Je ne sais qu'augurer de la conversation que je viens d'avoir avec elle. Je t'avoue que j'hésite un peu ; n'allons-nous pas trop vite avec Araminte ? Dans l'agitation des mouvements où elle est, veux-tu encore lui donner l'embarras de voir subitement éclater l'aventure ?

Dubois : Oh ! Oui : point de quartier, il faut l'achever, pendant qu'elle est étourdie. Elle ne sait plus ce qu'elle fait.

Araminte ouvre les yeux et surprend Dubois en train de guetter la scène, ce qui la met hors d'elle.

Araminte : Méchant valet ; se permettre d'épier une conversation de sa maîtresse ! Ne vous présentez plus devant moi. Il faut que vous soyez capable de tout. Que je ne vous voie jamais, et point de réplique.

Dubois sort.

Dorante : Vous vous étiez évanouie ! J'ai voulu bien faire en vous rattrapant, mais je réalise en ce moment l'audace de mon action, qui pourrait me faire perdre ma fonction auprès de vous.

Araminte : Allez, Dorante, tenez-vous en repos ; fussiez-vous l'homme du monde qui me convînt le moins, vous resteriez. Dans cette occasion-ci, c'est à moi-même que je dois cela ; je me sens offensée du procédé qu'on a avec moi, et je déteste moins votre audace que celle de Dubois.

Dorante : Madame, vous me voyez désolé de vous importuner de la sorte, mais je me dois de vous avouer la raison de toute cette confuse agitation : tous les incidents qui sont arrivés partent de l'industrie d'un domestique, qui savait mon amour, qui m'en plaint, qui, par le charme de l'espérance du plaisir de vous voir, m'a, pour ainsi dire, forcé à consentir à son stratagème : il voulait me faire valoir auprès de vous.

Araminte : Je ne comprends pas ; la lettre était-elle donc une supercherie ? Si c'est le cas, vous aviez tort de vous servir des sentiments de ma servante et amie de cette sorte. Il fallait désabuser Marton.

Dorante : Madame, par toute la reconnaissance que je vous dois, n'y prenez point garde. Je suis confus de vos bontés, et je suis trop heureux d'avoir été querellé. Dans tout ce qui s'est passé chez vous, il n'y a rien de vrai que ma passion, qui est infinie, et que le récit de mes sentiments que j'ai fait dans la lettre, quoiqu'attribuée à la mauvaise personne. Voilà, Madame, ce que mon respect, mon amour et mon caractère ne me permettent pas de vous cacher. J'aime encore mieux regretter votre tendresse que de la devoir à l'artifice qui me l'a acquise ; j'aime mieux votre haine que le remords d'avoir trompé ce que j'adore.

Araminte : Par votre aveu, vous avez empêché ma haine de naître, et permis à mon amour de s'affirmer.

Dorante, fou de joie, se jette à ses genoux.

Marton et Arlequin entrent rapidement.

Marton : Mon cher Dorante, je vous cherchais.

Elle aperçoit Dorante aux genoux d'Araminte

L'indigne !

Elle sort.

Arlequin : Ahi ! Cette pauvre lettre : quelle escroquerie !

Dubois *entre discrètement pour observer la scène une nouvelle fois. A part :* Ouf ! La gloire m'accable : je mériterais bien d'appeler cette femme-là ma bru.

Valentine

Fin Acte III, scène 9 :

Araminte

[...]

Il faut que vous soyez capable de tout. Que je ne vous voie jamais, et point de réplique.

Dubois, s'en va en riant

Allons, voilà qui est parfait

Acte III, scène 9bis :

Dorante, affaissé sur un fauteuil la tête entre les mains, à lui-même

Ciel, me voilà perdu... La vérité est que voici une scène dont je me serais bien passé moi-même... Mais à présent, tout est fini ; il n'y a plus qu'à prendre congé...

Dubois, entrant, riant toujours

Je viens de chez Madame, elle était si confuse qu'elle ne veut plus me voir, *emphatique* : « jamais. »

Dorante, agressif, se levant brusquement

Tu es un imbécile, un insensé, te voilà disgracié ; en plus de m'avoir fait congédier, et bien plus ! Je suis mortifié par ma lettre, ta lettre ; qui a semblé tant la contrarier... Et tu m'as finalement poussé à perdre, malgré moi, tout espoir de la revoir un jour.

Dubois

Eh que diantre, qu'est-ce cela ?

Dorante, de nouveau affaissé en lui-même, se parlant plus à lui-même qu'à Dubois

Avant j'étais, certes, sans le sou, et elle ne connaissait mon nom ; mais j'avais le loisir de la contempler tout le jour, et même de la

Dorante, torturé

Elle en pâtit et j'en souffre. Dubois, songe que je l'aime ! ...

Dubois

Ah ! oui, je sais bien que vous l'aimez ; c'est à cause de cela que je ne vous écoute pas.

Dorante

Mais... si elle luttait ?

Dubois

Je lui en défie, il est trop tard ; l'heure du courage est passé ; point de quartiers, il faut quelle nous épouse ! Allons faire jouer toutes nos batteries il faut l'achever. Fierté raison richesse, il faudra que tout se rende !

Dorante

Non, cela devient trop difficile ; je vais lui parler !

Dubois

Chut ! Un peu de confiance ; vous réussirez, vous dis-je. Je m'en charge, je le veux, je l'ai mis là. Tous les discours n'avancent point les choses ; il faut faire et non pas dire, et les effets décident mieux que les paroles. Nous sommes convenus de toutes nos actions, toutes nos mesures sont prises. Attendez mon signe, l'amour et moi feront le reste. Et quand l'amour parle, il est le maître et il parlera !

Dorante, au supplice

J'attendrais donc.

Dubois, moqueur

J'espère, monsieur, que mon zèle justifiera la confiance dont vous m'honorez.

Dorante, sérieux

Mais qu'est ce donc, qui puisse justifier ton intérêt et ton implication dans cette intrigue ?

peindre. Ici tout m'a été pris, mon portrait, mon honneur, mon espoir et même le respect qu'elle m'accordait indignement.

Dubois, à part

Mais sa conduite blesse la raison

Dorante

Oh oui, je l'ai vu dans son regard ; elle me méprise

Dubois, nonchalamment

Ah ! Oui ; vous parlez de ce regard que je la vis jeter sur vous.

Dorante, tragique

Oh ! Jamais je ne pourrais l'oublier.

Dubois, vivement

Bagatelle, cette œillade-là ne valait rien. Je connais l'humeur de ma maîtresse, je sais votre mérite, je sais mes talents : mon plan est fait, ma batterie pointée ; et jusqu'ici, tout va à merveille, et vous m'en direz des nouvelles.

Dorante

A merveille ? Comment dire une telle chose, quand celle que j'aime... me tiens pour... pour une guenon !

Dubois

Mais voyons, A part, il y a bien quelque chose dedans qui n'est pas dans l'ordre. A Dorante Vous vous emparez de son bien, de son cœur ; et cette femme ne criera pas ? Elle n'en a elle-même connaissance, mais elle est extrêmement entêtée de ce mariage, comme vous le verrez bientôt.

Dorante

Que veux-tu dire par là ?

Dubois, malicieux

Vous lui plaisez, elle en est si honteuse, elle s'en débat tant, elle devient si faible, qu'elle ne peut se soutenir qu'en épousant ; ne vous déplaît

Dubois

Ma foi, Monsieur, je n'agis que par mouvements de respect et de zèle.

Dorante, reconnaissant

Tu es trop bon face à un pauvre homme qui t'impatiente avec ses terreurs. Je ne te mérite pas, et n'ai pas même un bien à t'offrir pour ta peine.

Dubois

Laissons cela, Monsieur, mon zèle et mon attachement augmentent, voilà tout. Tenez, en un mot, vous êtes un excellent homme, et si j'avais bien de l'argent, il serait, tout comme moi, encore à votre service. »

Dorante, revigoré

Il n'importe, je te promets que, quand le comte écarté et fortune sera faite, tu seras récompensé à la hauteur de tes talents.

Dubois, Dorante sortant

Ah Monsieur, ne promettez pas, car il ne faut jurer de rien et encore moins défier personne. *Au public.* Seul y sont autorisés car toujours triomphants l'arc de Cupidon, tyran de nos esprits, et mon humble personne, stratège de l'intrigue. Mais vous, méritants personnages, ferez le reste. *Se jetant théâtralement dans le fauteuil, comme épuisé.* Ouf, ma gloire m'accable !

Mes Fausses Connivences

Araminte, Dubois, Dorante

Araminte (ayant appris la machination) et Dubois, seuls un instant.

DUBOIS, dépité

Hélas madame, j'ai cru bien faire. J'ai cru les choses sans conséquence, et je n'ai agi d'ailleurs que par mouvements de respect et de zèle.

ARAMINTE, d'un ton sec

Méchant valet ! Ne vous présentez plus devant moi. C'est vous qui avez répandu tous les soupçons qu'on a eus sur mon compte, et ce n'est pas par un attachement pour moi que vous m'avez appris qu'il m'aimait ; ce n'est que par le plaisir de faire du mal.

DUBOIS

Dorante vous adore ; il y a six mois qu'il n'en vit point, qu'il donnerait sa vie pour avoir le plaisir de vous contempler un instant. Vous avez dû voir qu'il a l'air enchanté quand il vous parle.

ARAMINTE, se calmant

Je le sais, Dorante ne m'a laissé guère autre choix que de contempler son amour, mais je trouve que tu es bien imprudent, Dubois, bien indiscret ; moi qui ai si bonne opinion de toi, tu n'as guère d'attention pour ce que je te dis. Je t'avais recommandé de te taire sur le chapitre de Dorante, et tu me l'avais promis.

DUBOIS

Moi ! Imprudent ! Moi ! Indiscret ! Vous avez bien trouvé votre homme ! En fait de discrétion, je mériterais d'être femme. Je vous demande pardon de la comparaison : mais c'est pour vous mettre l'esprit en repos. Vous auriez trop ri de le voir soupirer ; il m'a pourtant fait pitié : je l'ai vu si défait, si pâle et si triste, que j'ai eu peur qu'il ne se trouve mal.

ARAMINTE, quittant la pièce

La vérité est que voici une confidence dont je me serais bien passée moi-même. Il est vrai que je suis toujours fâchée de voir d'honnêtes gens sans fortune, tandis qu'une infinité de gens de rien et sans mérite en ont une éclatante. Il est permis, selon moi, à un amant de chercher les moyens de plaire, et on doit lui pardonner ses actes s'il réussit

DORANTE, ayant entendu Araminte, arrivant brusquement et exsudant

Je l'aime avec passion, et c'est ce qui fait que je tremble.

DUBOIS

Ah ! Oui, je sais bien que vous l'aimez ; c'est à cause de cela que je ne vous écoute pas. Êtes-vous en état de juger de rien ? Allons, allons, vous vous moquez. Laissez faire un homme de sang-froid.

DORANTE

Son état est bien au-dessus du mien. Mon respect me condamne au silence ; et je mourrai du moins sans avoir eu le malheur de lui déplaire.

DUBOIS, d'un ton flatteur

Vous réussirez, vous dis-je. Je m'en charge, je le veux, je connais l'humeur de ma maîtresse, je sais votre mérite, je sais mes talents, je vous conduis, et on vous aimera, toute raisonnable qu'on est, on vous épousera, toute fière qu'on est, et on vous enrichira, tout ruiné que vous êtes, entendez-vous ?

DORANTE

Que Madame m'aime ! Quelle idée ! Qui pourrait se l'imaginer ?

DUBOIS

Si vous lui plaisez, elle en sera si honteuse, elle se débattrait tant, elle deviendrait si faible, qu'elle ne pourra se soutenir qu'en épousant ; vous m'en direz des nouvelles.

DORANTE

Il est vrai que l'on ne connaît rien de si beau et de si aimable qu'elle ! Et jamais elle ne me parle ou ne me regarde, que mon amour n'en augmente.

DUBOIS

Laissons cela, Monsieur ; tenez, en un mot, je suis content de vous ; vous m'avez toujours plu ; vous êtes un excellent homme, un homme que j'aime ; et si j'avais bien de l'argent, il serait encore à votre service.

DORANTE

Dans tout ce qui s'est passé chez elle, il n'y a rien de vrai que ma passion qui est infinie, et que le portrait que j'ai fait.

DUBOIS

Le regard chez une jeune femme est un interprète toujours charmant qui se charge de dire avec complaisance ce que la bouche n'ose prononcer. Quand l'amour parle, il est le maître, et il parlera !

Sarah / Hiram

Les Fausses Confidences

Arlequin, entrant

Ne sauriez-vous pas où se trouve la rue du Figuier, Madame ?

Dom Juan

Vous vous raillez de moi !

Valentin

Tendre enfant ! Je devine ton cœur ; tu fais de la charité, n'est-ce pas ?

L'abbé, bas, à Charlotte

Je pensais que ce nain s'occupait des sirops.

Charlotte, bas, à l'Abbé

Le vl'a qui est pour le dire !

Marton

Je vais vous l'indiquer.

Dubois

Non, non mademoiselle, ne lui enseignez rien, qu'il galope !

L'abbé, bas, à Charlotte

Désirez-vous que je l'entretienne ?

Charlotte, bas, à l'abbé

A d'autres, je vous prie.

Arlequin, comme pleurant

Je n'ai pas mérité ce traitement ; je l'ai toujours servie à faire plaisir

Van Buck

En êtes-vous sûr ? Car...

Cyrano, il coupe

Non !

Silence soudain entre les personnages

Laissez un peu qu'on profite... de cette occasion...

L'abbé

Plaît...Plaît-il ?

Cyrano

Il fait nuit, or, moi, j'ai le cœur grand, vous, l'oreille petite.

L'abbé

Qu'est-ce qu'il me veut, je suis occupé.

Marton, à l'abbé

Pardonnez-le monsieur ; car il est un honnête homme.

Madame Argante

Hé bien, en avez-vous le cœur net ma fille ?

Marton

Allez, ne vous inquiétez point, c'est un galant homme. De plus, j'admire le penchant dont on se prend l'un pour l'autre.

Dorante, surpris

Je croyais avoir entendu Madame dire qu'elle n'avait point de penchant pour lui.

Cyrano, défaillant

Cela devient trop difficile

il sort, suivi de près par Marton qui essaye de le rattraper

Dom Juan

Laissez-les dire, laissez-les faire

Dorante, sortant derrière Marton

Mais, c'est moi qu'elle a promis d'épouser !

Arlequin, sortant en courant

Madame, vous ne m'avez toujours pas indiqué la rue du Figuier !

Le Comte, désabusé, au public

Tant pis, ces gens-là ne sont bon à rien !

Orso

Théâtre

CHARLOTTE, MATHURINE, DORANTE, ARAMINTE, ROXANE, CHRISTIAN, VALENTIN

ROXANE, *entrouvrant sa fenêtre*

Qui donc m'appelle ?

MATHURINE, *sous le balcon, à Charlotte*

Holà ! Charlotte, ça n'est pas bien de courir sur le marché des autres.

CHARLOTTE, *à Mathurine*

Ce n'est pas honnête, Mathurine, d'être jalouse que monsieur me parle.

MATHURINE, *à Charlotte*

C'est moi que monsieur a vue la première.

CHARLOTTE, *à Mathurine*

S'il vous a vue la première, il m'a vue la seconde et m'a promis de m'épouser.

ROXANE, *sur le point de refermer sa fenêtre*

Sont-elles donc obligées de faire cela sous mon balcon ! Ne peuvent-elles (...)

ARAMINTE, *interrompant Roxane*

Vous donner mon portrait ! songez-vous que ce serait avouer que je vous aime ?

DORANTE.

Que vous m'aimez, Madame ! Quelle idée ! Qui pourrait se l'imaginer ?

ARAMINTE, *d'un ton vif et naïf*

Et voilà pourtant ce qui m'arrive.

DORANTE, *se jetant à ses genoux*

Je me meurs !

ARAMINTE.

Je ne sais plus où je suis. Modérez votre joie : levez-vous, Dorante.

ROXANE, *se tenant la tête*

Mais enfin...

CHRISTIAN.

L'amour grandit bercé dans mon âme inquiète...
Que ce... cruel marmot prit pour... barcelonnette

ROXANE, *s'avançant sur le balcon.*

Christian, que faites-vous là ?

CHRISTIAN, *lisant le papier que Cyrano lui a écrit.*

Aussi l'ai-je tenté, mais... tentative nulle :
Ce... nouveau-né, Madame, est un petit... Hercule
De sorte qu'il... strangula comme rien...
Les deux serpents... Orgueil et... Doute.

ROXANE, *refermant la fenêtre.*

Ce qu'il dit n'a aucun sens, il perd la raison.

VALENTIN

(...) Il ne faut jurer de rien, et encore moins défier personne.

ROXANE, *perdue.*

Serais-je souffrante ?

Asma

Mes Fausses Connivences

Acte I Scène 1

Lors d'une lointaine époque, ce fut désastreux. Un couronnement annulé suite à un vol du diadème royal ; la jeune fille qui en ce jour devait être couronnée, Cécile, ne le fut pas. Présents dans le palais de Stivalé, Cécile ayant trouvé une amie fidèle, Araminte, se confia à elle sur son désarroi. Dubois veut le pouvoir du palais et entre dans la cour pour pouvoir parler du sujet dramatique : la couronne !

DUBOIS, VALENTIN, SGANARELLE

Dubois

Hélas ! Vous connaissez ma colère de devoir changer le monde ! Il est guère que je n'ai point de talents, ne tolère plus au point l'hypocrisie qui n'est qu'un vice à la mode et tous les vices à la mode passent pour vertus ! Certes, ce n'est pas en voulant prendre la fuite en dérobant le symbole de la royauté, que vous êtes épargnez ! Il est vrai que je suis toujours fâchée de voir d'honnêtes gens sans fortune, tandis qu'une infinité de gens de rien et sans mérite en ont une éclatante. Je vous promets la liberté, alors faites-moi nommer premier ministre, vous verrez à quel point je serai apte à guider notre chemin vers le libre arbitre, vers une nouvelle forme de pouvoir, la vérité finira toujours par éclater ! Celle que nous connaissons afin de découvrir qui se cache derrière ce vol ! Et *comment* croire sérieusement *qu'une personne* a pu s'emparer d'un joyau de si grande valeur, sans attirer l'attention du *personnel* de la garde royale !

Les courtisans semblèrent ébahis par le discours de Dubois, et furent tout autant réjouis de cette nouvelle. Valentin entrant avec précipitation, se dirigea vers Dubois pour lui faire part d'une nouvelle.

Valentin, chuchotant à son oreille.

Je voudrais vous faire part d'une nouvelle reçue ce jour. (*Laissant un vide dans son temps de parole.*)

Dubois

Eh bien ! Parlez ! Je vous écoute.

Valentin

J'ai des choses à vous dire. Cécile s'est échappée du château, sans donner aucune nouvelle.

Dubois

Comment ça, ma sœur est partie, sans vouloir chercher à comprendre qui était derrière tout cela ? Sans vouloir chercher le véritable coupable dans cette affaire ? Quoi ? vous y croyez, vous, et vous voulez cependant vous ériger en homme de bien ? Qu'attendez-vous pour aller la chercher ! C'est de ma sœur dont on parle et faites vite !

Valentin

Hélas ! Nous ne savons rien sur sa disparition si soudaine. Je vous jure qu'on la retrouvera et qu'on la ramènera au château.

Dubois

Il ne faut jurer de rien, et encore moins défier personne.

Valentin, une fois parti va désormais faire de longues recherches afin de retrouver Cécile. Mais ce qu'il ne sait pas c'est que Cécile n'est pas partie bien loin, heureusement.

Valentin

Malheur ! Je ne vois rien, et il fait si sombre. Assurément, il faut mourir une fois dans sa vie. Je ne parviendrai pas la retrouver. Ô Dieu ! aie pitié de moi dans ta bonté et aide-moi à trouver mon chemin ! Mais qui vois-je ? *Se chuchotant à lui-même.* Sur quel chemin suis-je tombé ?

Sganarelle

Mon sire, je vous parle ! Vous ne m'écoutez donc guère, quel malhonnête homme ai-je en face de moi...

Valentin

Excusez-moi très cher... Veuillez agir avec respect.

Sganarelle

Je vous prie de m'écouter. Je viens d'un village lointain et je viens d'apprendre une chose... d'où la connivence ! Madame Cécile détient un secret de la plus haute importance, d'où sa fuite du château.

Valentin

A trop se donner on s'abandonne, alors que tous les discours n'avancent point les choses. Il faut faire et non pas dire ; et les effets décident mieux que les paroles ! Alors agissons, nous allons prévenir Monsieur Dubois de cette nouvelle...

Sganarelle

Fort bien !

Valentin et Sganarelle s'en vont en direction du château afin de prévenir Dubois.

Dubois

Eh bien ! Aujourd'hui, je suis premier ministre et j'espère que vous me dérangez pour une bonne cause. Père, que faites-vous ici ?...

Sganarelle

Eh bien ! Mon fils ! Je vous préviens d'une nouvelle qui touche votre sœur...

Dubois

Qu'est-ce donc ?

Sganarelle

Votre sœur n'a pas été retrouvée mais on vient de découvrir qu'elle serait partie pour un secret qu'elle aurait gardé et qu'elle protégerait une personne qui lui est chère.

Dubois, *les mains transpirantes.*

Je vous crois... Et j'espère que cela ne créera pas davantage de soucis au château.

Valentin

Madame n'a pas deux paroles. Elle ne nous prévient pas lorsqu'elle sort mais en plus il fallait qu'elle reste puisque c'est son devoir et non de fuir au large.

Dubois

Je suis fort bien ému par votre argumentation. Et je suis convaincu qu'elle reviendra une fois fini ce qu'elle a à faire. Hélas ! Si nous n'avons rien, nous ne pouvons guère chercher sans preuve...

[...]

Sarah

Les Fausses Vérités

Œuvre loufoque

Acte III, Scène première

Alors que Dorante et Dubois, deux personnages qui opèrent en secret pour que Dorante, gentilhomme pauvre, puisse se marier avec Araminte, grande dame riche, l'intrigue nécessite la transmission d'une lettre. Mais tout ne se passe pas comme espéré...

Entrent Dorante et Dubois.

Dorante, surpris.-

Ah ! te voilà ?

Dubois.-

Oui, je vous guettais.

Dorante, haussant les épaules.-

Il n'y a rien là de difficile à croire.

Dubois.-

Trêve de formalités, ne perdons point de temps : la lettre est-elle prête ?

Dorante.-

Il m'a dit que non.

Dubois, brusquement.-

Qui ?

Dorante, étonné.-

De quoi, qui ? Moi ? Ou l'autre ?

Dubois, visiblement inquiet.-

Hé bien, je ne vois personne d'autre.

Dorante rit.

Dubois, d'autant plus troublé.-

C'est à la tête que le mal se tient. Oui, il est timbré, mais timbré comme cent !

Dorante, séchant des larmes de rire.-

Reste rassuré, Dubois. Il ne s'agit ici que d'une petite plaisanterie.

Dubois, mécontent.-

Ce n'est ni le temps ni l'heure, monsieur. D'ailleurs, de ce temps, nous en avons peu. Donnez-moi cette lettre.

Dorante, cherchant dans ses poches.-

Cela va de soi. Je l'ai juste ici... (*Il continue à chercher dans ses poches, avec d'autant plus d'énergie. Il ne rit plus du tout.*). Enfin, en voilà une affaire ! Où ai-je donc mis cette lettre ?

Dubois, désormais furieux.-

Cette plaisanterie doit cesser désormais. Toute cette intrigue sera remise en jeu avec un élément manquant.

Dorante, ému et troublé.-

J'ai tout perdu ! J'avais une lettre, et je ne l'ai plus.

Dubois.-

Hé bien, vous vous en retournerez. Sans cette lettre, nous ne ferons rien de bien, et je ne ferai dans mon cas plus rien du tout.

Dubois sort.

Dorante.-

Ah ! Cruelle trahison du destin ! Mais peu m'importe, je continuerai cette séduction à mon bon vouloir, et cela ne sera en aucun moyen plus difficile.

Dorante sort.

Entrent Araminte et Arlequin.

Arlequin.-

Navré de vous importuner, Madame. Me voici avec une missive, laissée là par quelque individu, sur le pas de votre porte. Je me suis porté garant de vous la remettre, car il me semble qu'elle vous est destinée.

Dimitri

DORANTE

Ah ! Te voilà ?

DUBOIS

Savez-vous à qui vous avez affaire pour me parler sur ce ton ?

DORANTE

Non, Monsieur, je ne suis pas dans cette disposition-là.

DUBOIS, psalmodiant

Il est timbré ; mais timbré comme cent.

DORANTE

Il me l'a paru aussi.

ARAMINTE

Qu'est-ce que c'est donc que cet air étonné que tu as marqué ?

DUBOIS

Vous ! Savez-vous à qui vous avez affaire ?

ARAMINTE

Oui, Monsieur.

DORANTE, à Araminte

Je l'espère.

ARAMINTE

En es-tu bien sûr ?

DORANTE

Oui Madame.

ARAMINTE

Voilà qui est bien.

DUBOIS à monsieur Rémy

Et vous ! Savez-vous à qui vous avez affaire ?

MONSIEUR REMY

Patience !

DUBOIS

Comme je te bâtonnerais, sans respect !

ARAMINTE

Voilà qui est bien.

MONSIEUR REMY *coupant la parole à Araminte*

Hum ! Quoi ? Entendez-vous ce que vous dites ?

ARAMINTE

Tais-toi ; laisse-moi parler

MARTON

Je ne crois pas.

DUBOIS

Et puis vous ! Savez-vous à qui vous avez affaire ?

MARTON

Un grand homme, qui s'appelle monsieur Dorante

DUBOIS

Respectez-moi donc, je me nomme Dubois

MARTON

L'indigne !

ARAMINTE

Mon intendant ?

DORANTE

Il est vrai.

DUBOIS à Araminte

On m'a dit que vous vouliez me parler, Madame ?

ARAMINTE

Je n'en veux point.

DUBOIS

Ma foi, Madame, j'ai cru la chose sans conséquence, et je n'ai agi, d'ailleurs, que par un mouvement de respect et de zèle.

ARAMINTE

Laisse-moi, ne m'adresse plus la parole !

DUBOIS

Oh, je suis bien corrigé.

Youness

Valentin jeune homme issu d'une famille riche arrive au château de Versailles après la guerre des Royaumes de Sicile et de Versailles avec son ami et compagnon Dom Juan pour s'emparer du château et en être le roi. Arrivé au château, une embrouille se déclenche entre les deux ; alors, Dubois de Versailles qui sentit la nouvelle, arriva et proclama son droit d'être le Roi du château, sa femme (Don Elvire) fut la Reine, et son frère Sganarelle comte. Quant à Valentin et Cécile, ils étaient des compagnons et n'avait aucun droit au sein du château à cause de leur minorité, mais ils avaient des tâches à accomplir quotidiennement. Des jours passèrent et Dubois se sentit malade. Sganarelle fit un discours à sa place.

Sganarelle, Valentin, Cécile, Dom Juan, des courtisans

Sganarelle commença : On se repent rarement de n'avoir pas assez parlé, mais on se repent toujours d'avoir trop parlé, donc c'est pour cela que je suis ici aujourd'hui : pour vous transmettre ce que Dubois aurait voulu vous transmettre. Je parlerai assez et raisonnablement des progrès auxquels va assister notre Royaume. La première chose sera de bâtir des écoles pour les enfants car l'instruction est la clé du succès. Être instruit produit deux avantages : on décide moins, et on décide mieux. La deuxième chose sera de réhabiliter les routes et les édifices pour moderniser le Royaume et attirer plus d'étrangers. Tout cela se fera, car la vraie générosité envers l'avenir consiste à tout donner au présent.

La foule crie : vive notre Roi Dubois !

Dubois regarde par la fenêtre Sganarelle exalté par la foule présente, qui quitta la cour pour le rejoindre.

Dubois : Tu es le meilleur frère et ami que je puisse jamais avoir.

Sganarelle : Je n'ai rien fait de si fascinant ; j'ai juste transmis ce que tu aurais pu mieux transmettre.

Dubois : Crois en tes capacités de divulguer les choses.

Dubois se sent mal.

Dubois : Crois en toi et si je meurs prends mon titre de roi.

Sganarelle : Qu'est-ce que je ferais de Dona Elvire ?

Dubois : Don Elvire ne sera plus Reine mais comtesse.

Après la mort de Dubois Don Elvire était plutôt heureuse et soulagée.

Dix ans s'écoulèrent.

Un jour, un incendie se déclara au château.

Valentin dit à Cécile : Je t'aime Cécile, je t'épouserai.

Cécile à Valentin : Moi aussi je t'ai caché mes sentiments mais je t'aime.

Dona Elvire s'empara de l'argent de tous les paysans.

Dona Elvire : Bonjour chers courtisans.

Les paysans : Bonjour.

Don Elvire : Comment vous-allez ?

Les paysans : Très bien, grâce à Dieu !

Dona Elvire en pleurant : J'ai perdu tout mon argent et j'ai des dettes à payer.

Les paysans : On vous aidera.

Dona Elvire : Merci pour votre aide.

Dix ans s'écoulèrent et Valentin et Cécile font une résurrection.

Valentin : Cécile, tu es ici, allons fêter notre mariage !

Cécile : Allons !

La fête finit.

Cinq années s'écoulaient et Valentin et Cécile ont quatre beaux enfants : deux garçons et deux filles.

Cécile : Xavier, écoute-moi, maintenant tu es majeur et tu es devenu Roi du Royaume de Versailles.

Xavier : Sois certaine que je serai un Roi digne de ce nom.

Ihssane

Les fausses confidences

La liaison avait commencé plusieurs mois auparavant, les deux amants gardaient ce secret avec la plus grande ardeur pour protéger leur passion grandissante. Malgré cela, l'acolyte de Dorante, Dubois, en fit la découverte ; mais ce dernier promit de ne pas divulguer le secret, même à leurs deux amis les plus proches...Ceux-ci en firent tout de même la découverte par la faute de Dubois notamment qui les supplia de ne pas le dénoncer auprès des amants. Ils acceptèrent et élaborèrent un plan pour les faire avouer...

ARLEQUIN

Il est temps de les forcer aux aveux, Marton, de leur extirper la vérité ; de les pousser dans leurs derniers retranchements de sorte qu'ils n'aient aucune autre solution que de nous avouer la vérité sans compromettre l'honnêteté de Dubois.

MARTON

Il est généralement estimé, je le sais, on doit préserver son image ; je vais me livrer à Dorante devant les yeux d'Araminte qui sera contrainte de m'arrêter, et si ce n'est pas elle qui m'arrête ce sera Dorante qui s'opposera à ma déduction par fidélité envers Araminte.

DUBOIS à part

Oh diable ! Cette affaire finira honteusement

Dans la pièce d'à côté a lieu une rencontre secrète entre ARAMINTE et DORANTE

ARAMINTE

N'y a-t-il là personne qui nous voie ensemble ? Il est essentiel que les domestiques ici ne sachent pas que je vous connais, que notre relation reste discrète.

DORANTE

N'ayez d'inquiétudes, Madame, nous nous aimons et c'est ici la seule chose qui compte.

MARTON et DUBOIS entrent

ARAMINTE à part à Dorante

Ne dites mot et laissez-moi parler.

MARTON à voix basse à Dorante

J'ai une confession à vous faire, je me trouve sous votre emprise et souhaite nous marier ; en bref, je vous aime !

DORANTE cherchant de l'aide dans le regard d'Araminte répond à voix haute

Que vous m'aimez, Madame ! Quelle idée ! Qui pourrait se l'imaginer ? Tu m'étonnes à un point...

MARTON à voix haute pour qu'Araminte puisse entendre

Et voilà pourtant ce qui m'arrive.

Dorante laisse sa perplexité visible sur son visage mais Araminte reste inébranlable et ne laisse pas paraître son étonnement.

MARTON sort.

ARAMINTE

Tant mieux pour vous, et tant pis pour elle. Si vous lui plaisez, elle en sera si honteuse ; tout de même, comment est-ce possible que de nulle part elle se livre à vous ? Sauf si Dubois nous a trahis....

DUBOIS

Moi ! Un dissimulé ! Moi ! Ne pas garder un secret ! Vous avez bien trouvé votre homme !

Moi ! Qui-

oui vous avez bien raison, mais la faute n'est pas mienne. Hélas ! Madame, ce fut un jour que vous sortîtes de l'Opéra, qu'ils vous virent ensemble ; c'était un vendredi, je m'en ressouviens ; oui, un vendredi ou ils découvrirent votre secret.

DORANTE

Hélas ! Qu'allons-nous devenir, qu'en est-il de notre avenir ?

ARAMINTE

Ah ! Allez, Dorante, chacun a ses chagrins, je vous sais bon gré de votre attachement et de votre fidélité ; mais dissimulez-en une partie. Ecoutez-moi bien : Arlequin et Marton ne savent pas que nous savons qu'eux savent notre secret. Alors, jouons leur jeu et accepte le mariage ; tu n'as pas à t'inquiéter, ils céderont avant nous.

DORANTE

Je suis si las d'avoir des gens qui me trompent, ce n'est pas que je sois fâché, car je suis bien au-dessus de cela ; eh bien Dubois courez dire à Marton que j'accepte sa demande de mariage et que nous nous marions ce soir.

ARAMINTE et DORANTE sortent ; ARLEQUIN et MARTON entrent.

DUBOIS

Eh bien ! Je ne sais quoi vous dire d'autre que Dorante accepte votre proposition, et souhaite vous marier ce soir-ci...

ARLEQUIN

Comment est-ce possible ? Nos yeux nous auraient-ils trompés ce jour-là ? Ou bien Dorante pourrait-il réellement se montrer infidèle envers Araminte ? Serait-ce la vérité ou bien y a-t-il quelque chose d'autre en jeu ?

ARAMINTE

Dubois, vous avez œuvré en tant qu'agent double et dévoilé notre stratagème ? Cela est fâcheux mais nous pouvons nous en servir... ils ne savent pas, que nous savons, qu'ils savent qu'on sait... Alors on va poursuivre avec le mariage et les forcer à céder...

DUBOIS

Cette affaire risque de s'éterniser !...

Cosse

Personnages

Valentin, Cécile, l'oncle Van Buck

VALENTIN : Je l'aime avec passion, et c'est ce qui fait que je tremble !

VAN BUCK : Fierté, raison et richesse, il faudra que tout se rende. Quand l'amour parle, il est le maître...

VALENTIN : Tenez ! Mon oncle, ou je me trompe, ou vous n'avez pas déjeuné. Vous êtes resté le cœur à jeun sur cette maudite lettre de change ; avalons-la de compagnie ! Je vais demander le chocolat.

VAN BUCK : Monsieur mon neveu, cessez de tergiverser ! Le cœur est un grand maître ! On n'invente rien de ce qu'il trouve, et c'est lui seul qui choisit tout. Si vous me le permettez, je peux exposer votre passion à Mademoiselle.

VALENTIN : Mon oncle, je vous en défends ! J'ai toujours su que garder les confidences n'était point votre fort...

VAN BUCK : Moi ! Un babillard ! En fait de discrétion, je mériterais d'être femme. Il est permis à un amant de chercher les moyens de plaire, et on doit lui pardonner, lorsqu'il a réussi. Je suis sûr que la très sage Mlle Cécile saura se montrer clémente. Je vous jure d'être décent, et de ne pas dire un seul gros mot, ni rien qui blesse les convenances.

VALENTIN : Cessez mon oncle, oubliez ce que je vous ai confié, ce n'était qu'une simple sottise.

VAN BUCK : Je parie que maintenant, vous la trouvez laide, parce qu'elle a fait à peine attention à vous. Vous avez dit l'épouser si elle persévérerait mais vous avez été touché par la flèche d'or avant même de voir les effets de votre ignoble manigance ! Je vois bien les papillons danser dans votre ventre, vos sourires irrépressibles et votre cœur battre à tout rompre à l'approche de Mademoiselle. Ça y est, vous êtes tombé. Une chute que vous croyiez éviter mais admettez-le ! Admettez que vous êtes tombé dans votre propre piège. Pourquoi donc vous torturer plus longtemps mon cher neveu ?

Entre Cécile, un livre à la main.

CÉCILE : Bien le bonjour Messieurs.

VAN BUCK : Mademoiselle j'ai à vous parler.

VALENTIN : Mon oncle, notre affaire est infaillible, absolument infaillible. Jamais Cécile ne saura notre machinerie s'il vous ne lui en faites point connaissance !

CÉCILE : De quelle machinerie parlez-vous ?

VAN BUCK : Mlle Cécile j'allais justement vous en faire part mais je voudrais d'abord vous faire prendre connaissance des très sincères sentiments de mon neveu. Voyez-vous il est assez timide lorsqu'il s'agit des affaires du cœur...

VALENTIN : Moi, mon oncle ? je n'ai rien de secret à dire.

CÉCILE : Monsieur, parlez-vous du fait que Valentin se soit introduit dans cette maison afin de me séduire, me tromper et déshonorer une famille entière ?! Si c'est bien cela, alors n'ayez crainte, je l'ai su à partir du moment où cet ingrat a mis les pieds ici.

VAN BUCK : Attendez Mademoiselle, ne vous méprenez pas ! Il est vrai qu'au premier abord, cette histoire pourrait paraître bien brutale, odieuse, cruelle, ou même diabolique...

VALENTIN : Essayez-vous vraiment de plaider ma cause mon oncle ?

VAN BUCK : Mais sachez que cette vérité en cache une autre ! Premièrement, Valentin ne vous dira mot ; jamais vous n'entendrez parler de son amour. Mais voyez comment il est transi d'émotion à la seule vue de votre présence. Voyez comment il vient à ressentir les symptômes de celui qui viendrait de tomber : les vertiges, les jambes qui vacillent, les palpitations, le manque de souffle. Il a un respect, une adoration, une humilité pour vous, qui n'est pas concevable.

VALENTIN : Ah ! Mademoiselle, songez que j'aurais perdu mille fois la vie, avant d'avouer ce que le hasard vous découvre. Mais il est vrai que je t'aime, je t'épouse ; il n'y a de vrai au monde que de déraisonner d'amour !

CÉCILE : Je savais que vous m'aimiez, et ce n'est pas d'hier que je m'en doutais. Cécile vous aime également, et elle voudrait être plus digne d'être aimée ; mais c'est assez qu'elle le soit pour vous.

VALENTIN : Tu m'épouserás !

CÉCILE : Tu peux toujours attendre pauvre bouffon.

VALENTIN : Vous en mourrez d'envie, alors pourquoi attendre ?

CÉCILE : Il est vrai, je vous l'accorde. Cependant votre tentative de séduction ratée m'a pour le moins rebutée. Croyez-vous que je sois à ce point crédule pour ne point m'attacher au fait que vous m'ayez prise pour toutes les autres qui peuvent être aisément séduites en un si court temps, ne valant pas la peine d'être aimée ? Il serait temps de prouver votre passion comme moi je vous ai prouvé ne pas appartenir à ce genre de femmes ! Tous les discours n'avancent point les choses ; il faut faire et non pas dire, et les effets décident mieux que les paroles.

VALENTIN, *à part* : Ou j'ai sous le bras le plus rusé démon que l'enfer ait jamais vomi, ou la voix qui me parle est celle d'un ange ; et elle m'ouvre le chemin des cieux. (*à Cécile*) Et à moi l'envie de t'aimer, de te le dire et de vivre pour toi. Cécile, sais-tu à qui tu parles ? Je frissonne de crainte et de joie, car je vais t'ouvrir le fond de mon cœur. Je suis un fou de la plus méchante espèce, (il montre *Van Buck*) le v'la qui est pour me démentir, si je ne dis pas vrai ! Mais on ne peut plus souffrir les autres quand on vous a vue. Je vous adore. Je suis tout à vous. (*à Van Buck*). Mon oncle, il ne faut jurer de rien, et encore moins de défier personne.

Abir

La scène se déroule la veille du mariage de Dorante et Araminte. Dorante tient à se réconcilier avec Madame Argante, sa future belle-mère, qui, depuis qu'elle l'a rencontré, et, a fortiori, depuis l'annonce de leur union, l'a toujours rejeté en tant qu'époux légitime pour sa fille. Son objectif est donc de se faire enfin accepter. Pour ce faire, il va s'appuyer sur le soutien de son fidèle et perspicace valet Dubois, revenu officiellement à ses côtés grâce à ce mariage.

DORANTE, DUBOIS, dans le cabinet de Dorante

DUBOIS

Vous n'avez rien dit de notre projet à votre future épouse ?

DORANTE

Non. Je ne souhaite pas qu'elle apprenne que j'utilise, encore une fois, un artifice, afin de satisfaire mes intérêts. Et à vous, quid ? Vous n'avez rien dit de notre projet à votre collègue, Arlequin ?

DUBOIS

Si je lui en disais mot, je sortirais bien vite. C'est un plaisant magot !

DORANTE

Hé bien ! Il faut toutefois que tu m'éclaircisses sur notre entreprise.

DUBOIS

Notre affaire est infaillible, absolument infaillible. Si vous lui plaisez, elle en sera si honteuse, elle se débattrait tant, elle deviendrait si faible, qu'elle ne pourra se soutenir qu'en vous voyant épouser sa fille.

DORANTE

Je t'avoue que j'hésite un peu ; n'allons-nous pas trop vite avec Madame Argante ?

DUBOIS

Non ! Point de quartier, il faut l'achever pendant qu'elle est étourdie. Allez dans le jardin ; ne perdons point de temps.

DUBOIS, DORANTE et MADAME ARGANTE, plus tard dans le jardin

DUBOIS, criant de joie

Monsieur, vous êtes un excellent homme, un homme que j'aime ! Tournez-vous un peu que je vous considère encore. Il n'y a point de plus grand seigneur que vous à Paris.

DORANTE, modestement

Allons Dubois. Modère ta joie. Je te sais bon gré de ton attachement et de ta fidélité. Mais dissimules-en une partie. Ce que j'ai fait n'est rien. Tu m'as servi ; et en vérité, il n'est point de reconnaissance que je te doive

MADAME ARGANTE, au loin, se levant de son banc pour se diriger vers Dorante et Dubois.

Je vous en prie, cessez donc de crier ainsi ! Vous ébranlez ma concentration.

DUBOIS

Vous avez le ton bien rogue Madame Argante. Je ne vous reconnais pas, qu'est ce qui vous fâche ?

MADAME ARGANTE

Dubois, vous êtes un coquin qui nous trompe.

DUBOIS

Mon enthousiasme est de circonstances Madame. Ne connaissez-vous donc pas la dernière nouvelle nous concernant, avec mon Maître Dorante ?

MADAME ARGANTE

Le fat avec ses sentiments. Cet homme-là ne m'a jamais plus un instant.

DUBOIS

« Cet homme- là » m'a sauvé de la mort.

MADAME ARGANTE, avec dédain

Cela me surprend grandement venant de lui. Narrez-moi donc la scène.

DUBOIS

Alors que je restais attendre mon Maître dans je ne sais quelle petite rue, qu'il sorte de l'Opéra ; deux brigands s'en sont pris à moi. L'un étant muni d'un pistolet à silex, l'autre me menaçant. Fort heureusement, Dorante a furtivement surgi, se battant avec fougue et panache. Blessant et faisant fuir ces sales messieurs. Que j'ai souffert et que j'ai eu peur ! Mais de toute façon, Madame Argante, votre choix est fait. Vous avez décidé de rejeter Dorante et de ne pas l'intégrer à votre famille.

MADAME ARGANTE, impressionnée

Et voilà pourtant ce qui m'arrive. Ce trait de bravoure me charme, me paraît incroyable, et je réalise que vous êtes le plus honnête homme du monde.

DORANTE

Je ne sais quoi répondre, Madame. J'aime mieux votre soutien que la détestation et le rejet qui étaient exprimés à mon égard auparavant. Je vous en suis infiniment reconnaissant.

Gwenaël

Mes Fausses Confidences

Scène X
Araminte, Dubois, Dorante

Dubois, *seul avec Dorante*

N'y a-t-il personne qui nous voie ensemble ? Il est essentiel que les domestiques ici ne sachent pas que je vous connaisse.

Dorante

Je ne vois personne. Crois-tu qu'elle fera attention à moi, que je l'épouserai, moi qui ne suis rien, moi qui n'ai point de bien ?

Dubois

Bien sûr, et si vous lui plaisez, elle en sera honteuse, elle se débattrait tant, elle se débattrait tant qu'elle ne pourra se soutenir qu'en épousant. Je sais votre mérite, je sais mes talents, je vous conduis, et on vous aimera ! Quand l'amour parle, il est le maître, et il parlera.

Dorante

Très bien. Je ne sais comment te remercier pour ce que tu fais.

Dubois

N'importe, vous m'avez toujours plu ; vous êtes un excellent homme. (*Il baisse le ton et parle rapidement*) Vite, cachez-vous ! Voilà qu'elle arrive.

Dorante sort

Araminte, *en entrant*

Eh bien Dubois, où est donc cet homme qu'il me faut rencontrer ? (*Elle remarque Dorante caché mais ne dit rien*). Il a si bonne mine pour un intendant, que je me fais scrupule de le prendre.

Dubois

Madame, avant de le rencontrer, laissez-moi vous prévenir : cet homme est un danger pour vous. Ce fut un jour que vous sortîtes de l'Opera, qu'il perdit la raison. J'espérais que cela passerait, car je l'aimais : c'est le meilleur maître. Mais plus le temps passa, plus il vous aima : « C'est chez Madame celle-ci, c'est chez Madame celle-là et sur cette pensée nous allions toute la soirée habiter la rue ; il est enfin venu qu'un jour il voulut me battre, tout bon qu'il est ; moi, je ne le voulus point et je le quittai.

Araminte, *pour tester Dorante*

Très bien. Il est mieux ainsi car toute réflexion faite, je suis déterminée à épouser le comte.

Dorante, *à part*

Ciel ! Je suis perdu.

Araminte, *à part*

Il souffre mais ne dit mot ; est-ce qu'il ne parlera pas ?

Dubois

Excellent. Laissez que j'aie le chercher. (*Il sort*)

Marton, *en entrant*

Madame ! Dubois vous a-t-il présenté le nouvel intendant ?

Araminte

Il va le chercher de ce pas. Il a si bonne mine pour un intendant, que je me fais scrupule de le prendre.

Marton

Justement, Arlequin m'a demandé de vous dire que ce Dorante a déjà le cœur pris par quelqu'un d'ici. Tiens, le voilà ! Demandons-le-lui.

Araminte, *d'un ton froid*

Très bien. (*A Dorante*) Alors, est-ce vrai ? Il paraît que vous aimez quelqu'un de mon entourage. Eclaircissez-moi d'avantage.

Dorante, *nerveux*

Je suis hors d'état de donner mon cœur à personne, je l'ai perdu pour jamais : elle ne sait pas que je l'adore.

Araminte, *surprise*

Elle ignore que vous l'aimez et vous lui sacrifiez votre fortune ? Voilà de l'incroyable. Je n'imagine point de femme qui mérite d'inspirer une passion si étonnante.

Dorante

Hélas, voilà la triste vérité. Je trouve plus de douceur à être chez vous Madame

Marton, *à part à Dubois*

Dubois, nous cacherais-tu quelque chose ? Arlequin et moi avons peur que tu n'aies pas tout dit à Madame, ou qu'elle cache ce que c'est.

Dubois, *à Marton*

Vous parlez de ce regard que je lui vis jeter sur elle... Il y avait quelque chose qui n'était pas dans l'ordre

Marton, *à Dubois*

Il est certain qu'il aime Madame.

William

LES RAPIDES CONFIDENCES –
Parodie

DUBOIS, DORANTE, ARAMINTE

Entre Dubois. Dorante est déjà sur scène.

Dorante, *ivre*.

Ah ! Te voilà enfin.

Dubois

Pardonne-moi, je guettais, il faut absolument qu'aucun domestique ne sache que je vous connaisse. Es-tu informé du déroulement de notre entreprise ?

Dorante, *baissant sa voix*.

Monsieur Rémy m'a tout dit, si je m'en souviens bien. Il me présente de la meilleure foi du monde, en qualité d'intendant, à cette dame-ci dont je lui ai parlé, et dont il se trouve être le procureur. Il ne sait point du tout que c'est toi qui m'as adressé à lui : il la prévint hier ; il m'a dit que je me rendisse, ce matin, ici ; qu'il me présenterait à elle, qu'il y serait avant moi, ou que s'il n'y était pas encore, je demandasse Mademoiselle Marton. Ah ! Dubois, mon valet, mon cher ami, je ne sais pas si j'en suis capable... Je l'aime avec passion, et c'est ce qui fait que je tremble !

Dubois, *tapant son ancien maître sur le dos*.

Allez ! Un peu de confiance, vous réussirez, vous dis-je. Préoccupe-toi de t'approcher d'Araminte, l'amour et moi nous ferons le reste.

Dorante, *d'un ton perplexe*.

Araminte, vous avez dit ?

Dubois

Oui ! Araminte, oui, celle dont vous êtes tellement fou amoureux que vous en perdez les sens !

Dorante

Ciel ! Je suis perdu. Y-aurait eu un malentendu entre nous ? Araminte, vous avez dit ? Elle a cinquante mille livres de rente, Dubois, elle est bien trop élevée pour moi, il aurait fallu que j'aime quelqu'un de plus accessible... Et tu crois qu'elle fera attention à moi, que je l'épouserai, moi qui ne suis rien, moi qui n'ai point de bien ?

Dubois, *énervé*.

Oh ! Vous me dites que c'est Marton que vous aimez ? J'ai tout préparé pour vous marier avec Araminte ! J'ai tout perdu ! (*Marton, qui les avait entendus se disputer, entre sur scène*) Nom de Dieu, voici qui arrive...

Marton

Que vois-je ici ? Dubois ? Et vous, qui êtes-vous ? Seriez-vous le nouvel intendant ? Mais, vous vous connaissez tous les deux ?

Dorante, *surpris et ému.*

Ah ! Mademoiselle Marton ! (*A part.*) Elle me transporte ! Oui, c'est bien moi l'intendant qui devait venir travailler chez vous. Mais comme vous êtes déjà ici, je ne vois plus l'intérêt d'attendre.

Dubois

Dorante ? Que comptez-vous faire ? Ne me dites pas...

Dorante

Je compte faire et dire ce que j'aurais dû faire de longue date... Mademoiselle Marton, vous êtes si belle, si charmante et aimable, je vous aime ! Ce fut un jour que vous sortîtes de l'Opéra, que je perdis la raison ; c'était un vendredi, je m'en ressouviens ; oui, un vendredi... Je vous vis descendre l'escalier...

Dubois, *en criant de toute sa voix.*

C'est faux ! Il ment ! Il ne vous aime point ! Ne croyez pas à ces âneries ! Mademoiselle, vous ne voyez pas dans quel état il se trouve, notre intendant ? Il est complètement ivre et hors de ce monde !

Marton, *la bouche ouverte, complètement bouleversée.*

Voyons, Dubois ! Laissez notre intendant parler, il a bien des choses à dire... Et il se trouve de très bonne mine pour une telle profession, je ne vais pas vous mentir.

Dubois, *perdu.*

Mais...

Dorante, *pleurant de joie.*

Ah ! Madame ! Vos mots sont les plus chers au monde. Vous dites que je suis de bonne mine, aussi éblouissante que vous êtes ? Je ne la mérite pas. Cette joie me transporte. Je ne la mérite pas, Madame.

Dubois

Il n'y a rien de vrai ou fidèle à ses paroles, ne voyez-vous pas ? Il ne vous trouve même pas belle, il me l'a dit à l'instant, avant que vous arriviez ! Mais maintenant que vous êtes venue, regardez dans quel état il est. Ce bon sens, cet esprit jovial, cette humeur charmante, vous avez tout expédié ! Il vous trouve hideuse !

Dorante

Oui, c'est vrai ! Non, faux je veux dire ! Dubois, répète ce que vous avez dit ; je ne m'en souviens point !

Marton commence à pleurer. Il y a un long silence, et elle quitte la scène sans un mot.

FIN.

Archibold

Mes Fausses Connivences

DORANTE : Non, Madame, vous ne risquez rien ; vous pouvez plaider en toute sûreté. J'ai même consulté plusieurs personnes, l'affaire est excellente ; et si vous n'avez que le motif dont vous parlez pour épouser Monsieur le Comte, rien ne vous oblige à ce mariage.

LA BARONNE : Séduire ma fille ! Tromper mon enfant ! Déshonorer une famille entière ! Chansons ! Je vous dis que c'est une sornette ; on ne fait plus de ces choses-là.

ARAMINTE : Eh bien, si vous êtes instruite, dites-nous donc de quoi il est question ; car je veux le savoir. Que me veut Monsieur le Comte ?

LA BARONNE : Belle question ! Continuons ; c'est à vous de me parler.

Araminte, agacée du comportement que sa mère expose, s'éloigne de la scène, va à la fenêtre et s'assit à l'écart. Monsieur Dorante, aveugle de la situation qui a irrité Araminte, continue son discours en ce qui concerne le mariage avec le Comte.

DORANTE : Je me meurs ! Ah Madame, je vais être éloigné de vous ; de tout le reste de ma vie, que je vais passer loin de vous, je n'aurais plus que ce seul jour qui qui m'en serait précieux.

ARAMINTE, à part : Je m'en fie bien à vous ; ce n'est pas là-dessus que j'aurai à me plaindre.

DORANTE : P... pardon, Madame ?

ARAMINTE : Non, rien. Je ne sais plus où je suis, tout est dans votre imagination.

Dorante, avec émotion, se jette à ses genoux en sanglotant.

ARAMINTE : Modérez votre joie ; levez-vous, Dorante.

LE COMTE, voyant Dorante : Quoi ! Le voilà encore ! Il n'y a plus que notre discussion, que nous réglerons à l'amiable.

ARAMINTE : Laissons passer sa colère, il n'y a rien à rajouter.

LE COMTE : Je vous entends, Madame, et j'ai deviné tout. Dorante n'est venu chez vous qu'à cause qu'il vous aimait ; il vous a plu ; vous voulez lui faire sa fortune : voilà tout ce que vous alliez dire.

ARAMINTE : Moi ? Dieu m'en garde !

LE COMTE : Oui, Madame, vous. Mais je dois vous avertir qu'à l'heure qu'il est, il vient d'écrire à mademoiselle de Mantes, et dans les termes les moins retenus. Ni mes menaces, ni mes prières n'ont

pu le dissuader de sa folie ; et un de vos gens, je le dis à regret, s'est chargé de remettre le billet à son adresse. Il s'agit d'une déclaration d'amour, et, je dois ajouter, des plus extravagantes.

LA BARONNE : Lisez vous-même, et faites-moi plaisir de sortir de la maison, tout à l'heure, et de n'y jamais remettre les pieds ! Ma fille ne se mariera avec aucun de vous deux, Dieu soit loué !

Personne n'a le temps d'agir, lorsque Van Buck et Arlequin entrent, en chantant pour essayer de détendre l'atmosphère :

Il est donc bien vrai,

Charmante Colette,

Il est donc bien vrai

Que pour votre fête,

Colin vous a fait...

Présent d'un bouquet.

LA BARONNE, *d'un air énervé* : Ma foi, sortez de là !

VAN BUCK et ARLEQUIN *qui continuent* :

Quand il vous l'offrit,

Charmante brunette,

Quand il vous l'offrit,

Petite Colette,

On dit qu'il vous prit...

Un frisson subit.

Entre Dubois, la lettre entre ses mains.

DUBOIS : Monsieur le Comte, Monsieur le Comte, ne perdons point de temps ! La lettre est prête !

ARLEQUIN : Ah ! Te voilà donc, mal bâti !

DUBOIS : Tenez, n'est-ce pas là une belle figure pour se moquer de la mienne ?

ARAMINTE : Que veux-tu, Arlequin ?

ARLEQUIN : Ne sauriez-vous pas où demeure la rue du Figuier, Mademoiselle ?

ARAMINTE : Oui

ARLEQUIN : C'est que mon camarade, que je sers, m'a dit de porter cette lettre à quelqu'un qui est dans cette rue et qui allait vous l'envoyer à vous personnellement, Madame ; mais comme je ne la sais pas, je l'ai donnée à cet animal-là (*se tournant vers Dubois*). Pourtant, cet animal-là ne mérite pas que je lui parle, sinon pour l'injurier. J'aimerais mieux que le Diable eut emporté toutes les rues, que d'en savoir une par le moyen d'un malotru comme lui.

ARAMINTE : Tu as la mine d'en savoir plus que moi là-dessus.

ARLEQUIN : Oui, Madame, et puisque je ne veux pas que vous soyez mal, je m'occuperai de cette lettre. A votre tour de vous occuper de ces deux hommes malhonnêtes, trois avec cet animal-là. (*se tournant encore une fois vers Dubois*).

ARAMINTE : Que voulez- vous dire ?

Arlequin, le regardant quelque temps sans parler, se dirige vers Dubois, lui tire la lettre des mains et sort une allumette.

ARAMINTE : Non, vous n'êtes pas raisonnable !

Arlequin, sans écouter les paroles de sa maîtresse, brûle la lettre, laissant tout le monde muet, lorsque la lumière s'éteint.

Roxana

Mes Fausses Connivences

(Rajout d'une dernière scène après la scène 13 de l'acte 3)

Scène 14 acte 3

ARAMINTE, DORANTE

Une fois le comte et madame Argante partis, Dorante et Araminte se retrouvent enfin seuls.

ARAMINTE, *comblée d'amour reprend d'un air pensif*

Je viens de vous dire que vous êtes le plus honnête homme du monde mais il n'en reste pas moins que j'ai besoin de détails sur tout ce qui vient de se passer. Je ne voudrais point découvrir à l'avenir d'autres vérités qui puissent me déplaire.

DORANTE, *se lève et tendrement*

Je ne mérite pas votre amour et cette demande d'explications est tout à fait justifiée.

ARAMINTE, *d'un ton déterminé*

Venez-en au fait. Il est vrai que Dubois ma conté la façon dont vous vous êtes amouraché de moi mais était-ce aussi authentique qu'il a bien voulu me le faire accroire ?

DORANTE,

Oh oui madame, ne doutez point de mon amour car cela m'a rendu fou. Cela fait « six mois que j'extravague d'amour, que j'en ai la cervelle brûlée » !

ARAMINTE,

Mais pourquoi avoir utilisé les sentiments de Marton dans le but de me plaire ?

DORANTE,

Dubois pensait qu'il était nécessaire de me rapprocher de Marton pour rester auprès de vous en me certifiant que « l'amour et moi nous ferions le reste » !

ARAMINTE, *attristée*

Cela m'attriste tout de même pour Marton et je comprends maintenant que c'est de moi que vous parliez lorsque vous avez annoncé que vous aviez « le cœur pris » quand on vous a proposé un mariage avec une femme riche. Pauvre Marton, elle a dû penser qu'il s'agissait d'elle.

DORANTE,

Oui, cela est vrai, mais j'étais prêt à tout pour vous séduire. D'ailleurs, la boîte contenant votre portrait était là aussi une idée stratégique de Dubois.

ARAMINTE, *amusée*

Je dois vous faire un aveu. Moi aussi je vous ai piégé à ce moment-là. Je savais que vous étiez amoureux de moi et je vous ai demandé d'écrire une lettre pour précipiter mon mariage avec le comte.

DORANTE, *époustouffé*

Diantre ! Vous m'avez bien eu. J'étais si malheureux qu'il m'était très pénible de l'écrire.

ARAMINTE, *s'esclaffant*

Je me rappelle encore vous dire « votre égarement me fait pitié ; revenez en » lorsque vous vous êtes mis à genoux devant moi.

DORANTE,

Je n'ai cependant pas eu de mal à écrire la lettre vous informant de mon désir de quitter Paris pour cause de ne pas me sentir assez bien pour vous. C'est pourquoi j'avais précisé « du peu que je vaux auprès d'elle ». Je dois vous avouer que c'était là aussi une manipulation.

ARAMINTE,

Ce cher Dubois est décidément un expert en manipulation car j'avoue avoir eu de la pitié lorsqu'il m'a dit qu'il vous avait vu « si défait, si pâle et si triste ». Lorsque je vous ai dit de quitter la maison définitivement, je n'en pensais pas moins et vos aveux aujourd'hui sur toutes vos machinations avec Dubois m'ont définitivement conquise. Car comme je vous l'ai dit « il est permis à un amant de chercher les moyens de plaire, et on doit lui pardonner lorsqu'il a réussi ».

DORANTE, *se jetant à ses pieds*

Madame, je viens aujourd'hui sans aucune lettre et sans aucune manipulation vous demander votre main.

ARAMINTE, *amusée*

Pensez-vous qu'il soit sage de demander à Dubois d'organiser la cérémonie ?!...

Manon

Roxane et Dubois

Impromptu

Roxane.

Est-il possible ?

Dubois.

Je voudrais vous parler.

Roxane.

Hâtez-vous ! C'est que mon mari arrive dans peu de temps.

Dubois.

Hélas ! Madame, ce fut un jour que vous sortîtes de l'Opéra, que je perdis la raison ; c'était un vendredi, je m'en ressouviens ; oui, un vendredi ; je vous vis descendre l'escalier, et vous suivis jusqu'à votre carrosse. C'est depuis ce jour que je vous aime avec passion, et c'est ce qui fait que je tremble !

Roxane.

Je vous sais bon gré de votre attachement et de votre fidélité ; mais dissimulez-en une partie, c'est peut-être ce qui m'indispose contre vous. De plus, vous parlez trop mal. Allez-vous-en !

Dubois.

Non, non il faut savoir la vérité. Madame, vuidez la querelle entre mon cœur et ma conscience, s'il vous plaît.

Roxane.

Que voulez-vous que je dise ? Votre cœur soutient que j'ai promis de vous aimer et me marier à vous. Votre conscience, elle, vous demande de partir. Est-ce que vos deux différents sentiments ont besoin que je m'explique davantage ? Pourquoi m'obliger là-dessus à des redites ? Et même si mon mari venait à mourir au champ de bataille vous n'avez ni la richesse ni l'amour ni l'éloquence pour me séduire.

Dubois.

M'accuser, - justes dieux ! –
De n'aimer plus... quand... j'aime plus !

Roxane, qui allait refermer sa fenêtre, s'arrêtant.

Tiens, mais c'est mieux !

Dubois, même jeu.

L'amour grandit bercé dans mon âme inquiète...
Que ce... cruel marmot prit pour... barcelonnette !

Roxane, s'avançant sur le balcon.

C'est mieux ! - Mais, puisqu'il est cruel, vous fûtes sot
De ne pas, cet amour, l'étouffer au berceau !

Dubois, *même jeu*.

Aussi l'ai-je tenté, mais... tentative nulle :
Ce... nouveau-né, Madame, est un petit... Hercule.

Roxane

C'est mieux ! Mais je suis une femme qui me lasse vite. C'est pourquoi je vous donne rendez-vous demain à la même heure pour voir si vous pourrez encore me distraire au moyen de vos mots.

Dubois, *pensivement*

Je suis celui qu'elle aime, j'en suis sûr.

Yannis

Scène *Les Fausses Connivences*

Hortense : Monsieur, j'ai à vous parler d'une affaire.

Éraste : Je crois que la main vous tremble ! Vous paraissez changée.

Hortense : Malepeste ! Sa folie est de bon goût.

Éraste : Ciel ! Je suis perdu. De quoi s'agit-il ?

Hortense : Il s'agit de faire sortir cette femme d'ici !

Éraste : Eh... Comment donc ?

Hortense : Dites-moi, Lisette n'est donc pas encore venue ?

Éraste : La connaissez-vous ?

Hortense : Si je la connais Monsieur ! Si je la connais ! Ah ! C'est ce qui fait que je tremble ! Voici de quoi il est question. C'est à la tête que le mal la tient.

Éraste : Elle m'a paru de très bon sens, quelle preuve avez-vous de sa folie ?

Hortense : Elle la ruine, elle lui coupe la gorge.

Éraste : Cela est bien bizarre, que prétendez-vous ?

Hortense : C'est de l'amour qu'elle donne.

Éraste : Ha ! Ha ! Quelle idée !

Hortense : Il faut la pousser à bout, tout le monde a été témoin de sa folie. Elle m'a pourtant fait pitié...

Éraste : Je ne vous écoute plus.

Hortense : Il me semble que cette aventure-ci mérite un peu d'inquiétude.

Éraste : Ne vous embarrassez pas.

Hortense : Il ne faut plus y penser ; il est à propos qu'elle s'explique. Comme vous voyez, Lisette est une coquine qui nous trompe.

Éraste (*A part*) : Ah ! Que je crains la fin de tout ceci !

Hortense : Traitons la chose un peu plus sérieusement, une femme d'honneur, connue comme telle... Je vous prie de m'aider à la rendre plus sage. Il y aura de la bonté à la renvoyer.

Éraste : Ceci est un peu vif.

Hortense : Laissez-moi faire. Et s'il y avait occasion de vous rendre service, je ne la manquerai point !

Éraste : Est-ce là votre dernier mot, berger fidèle ? Je ne suis pas assez fondé pour la renvoyer.

Hortense : Ne craignez rien, notre affaire est infaillible, absolument infaillible.

Éraste : Hum ! Quoi ? Entendez-vous ce que je vous dis ? Elle restera, je vous assure ! Entendez-vous ?

Hortense : Eh que diantre ! Un peu de confiance ! Rien qu'un peu d'espérance... Est-ce que vous ne lui imposerez pas le silence ?

Éraste (*A part*) : Me préserve le Ciel d'oser conserver la plus légère espérance !

Hortense : J'ai rêvé à une chose ...

Éraste (*A part*) : Ce quelqu'un rêve ?! (*Haut*) A quoi rêvez-vous ?

Hortense : Voilà ce qui n'échappe à ma pénétration. Dans sa façon de penser, je l'excuse ; c'est une femme un peu dérangée mais chacun a ses lumières. J'ai de la peine à m'y résoudre mais nous sommes convenus de toutes nos actions, toutes nos mesures sont prises. Ce ne sera pas là une tromperie.

Éraste (*A part*) : Hum ! Quel esprit borné ! Je suis si las d'avoir des gens qui me trompent. (*Haut*) Excusez, Madame, et restez à votre fantaisie.

Hortense : Non Monsieur, vous ne risquez rien.

Éraste : Mais je n'attends rien de votre entreprise ! Il y a dans tout ceci des façons si désagréables, des moyens si offensants, que tout m'en choque.

Hortense : Vous dites que vous la garderez, vous n'en ferez rien.

Éraste : Ce serait une offense à moi que de la renvoyer sur pareil soupçon.

Hortense : Mon respect me condamne au silence mais si je disais mot...

Éraste : Prononce donc ce mot.

Hortense : Je suis dans le chagrin et dans l'inquiétude. Les gens, qui la connaissent, m'ont dit que c'est une femme incapable de l'emploi qu'elle a chez vous ; quoi qu'elle soit fort habile au moins ce n'est pas cela qui lui manque. Je ne l'aime point. Ai-je tort Monsieur ? J'ai bien senti que j'avais tort. L'industrie...

Éraste : Eh bien ; Madame a un si beau prétexte... Ne dites mot et laissez-moi parler. (*A part*) Ah ! Quelle ingrate perfidie ! (*Haut*) Vous avez tort et vous êtes bien sottre. Ah ! Vous me désespérez. Ce n'est pas la peine, ne vous embarrassez pas, ce sont mes affaires. Dès qu'elle n'est pas à vous, il me semble qu'il n'est pas essentiel qu'elle vous plaise. En attendant qu'elle me déplaît à moi, je n'ai rien à ajouter. Voilà tout. Retirez-vous.

Hortense : Je reviendrai simplement, voir ce que vous pensez d'elle.

Elle sort.

Éraste : (*Seul*) La vérité est que voici une confidence dont je me serais bien passé moi-même.

Alice